

## notes de lecture

**L'Image pour enfants : pratiques, normes, discours (France et pays francophones, XVI<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles)**

Études réunies par Annie Renonciat  
Poitiers, La Licorne, n°65, 2003

Ce volume rassemble les textes des communications proposées lors du colloque international qui s'est tenu les 11 et 12 décembre 2000 à l'Université Paris 7. Il s'agissait pour les chercheurs réunis par Annie Renonciat de porter sur l'image destinée aux enfants un regard momentanément dégagé du souci artistique, et de l'envisager sous l'angle des contraintes didactiques, pédagogiques, idéologiques et pragmatiques, et ce dans un souci constant d'historicité. L'ouvrage se présente donc comme un parcours raisonné des supports qu'a utilisés l'image enfantine du XVI<sup>e</sup> siècle aux années 1970, mais aussi des discours qui ont accompagné ces productions imagées. Les travaux présentés ici font appel à des disciplines diverses qui se complètent de façon très convaincante.

Dans une première partie historique, Michel Manson étudie les images présentes (contrairement aux idées reçues) dans les livres destinés à l'enfance du XVI<sup>e</sup> siècle au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, afin d'en dégager la nature et la fonction propres (allégorique, didactique, descriptive, narrative). L'auteur veut même voir l'ancêtre de l'album illustré pour enfants dans les albums d'estampes sur le thème du jeu publiés depuis 1587. Jean Perrot montre, à travers l'exemple de Michèle Daufresne et d'Anne Brouillard, l'importance d'un regard critique sur les carnets et ébauches d'illustrateurs, qui permettent de voir émerger la création, en termes esthétiques aussi bien que narratifs. Cet essai de « critique génétique » se veut plaider pour la conservation, notamment par l'IMEC, des originaux et travaux d'illustrateurs.

Dans une seconde partie consacrée aux supports pédagogiques, Isabelle Saint-Martin étudie l'image religieuse destinée à l'enfant aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles, à

travers Bibles illustrées et catéchismes. Rare et stéréotypée, conforme à une apologétique du beau, l'image devient abondante au XX<sup>e</sup> siècle. Après 1920, sous l'influence des nouvelles pédagogies, l'image fait une plus large place au vécu enfantin. Aujourd'hui, l'auteur constate un repli des préférences adultes vers le patrimoine artistique, au détriment de la création graphique.

Bernard Hubert offre un regard sur la littérature géographique pour enfants, au début du XIX<sup>e</sup> siècle, à travers l'exemple de l'Océanie.

Jacqueline Lalouette étudie l'illustration des manuels de « leçons de choses » des années 1880 aux années 1960. Le manuel se trouve au cœur d'un paradoxe : selon les programmes institués par la III<sup>e</sup> République, ils s'agit de développer sens de l'observation et esprit critique en mettant l'enfant à l'épreuve du réel, cependant rapidement le manuel et ses images suppléent à la manipulation directe.

Dominique Lerch ouvre des champs d'étude en inventariant entre le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle et les années 1960 les éléments variés de l'imagerie scolaire qui devraient encore faire l'objet d'études systématiques : cartes murales, couvertures et protège-cahiers, buvards, bons points et certificats. Tous documents imagés qui contribuent, à leur manière, à structurer la perception de l'écolier.

Ségolène Le Men, dans un long article, analyse la manière dont la « statuomanie » caractéristique de la III<sup>e</sup> République entre en résonance avec le discours sur la statue de grand homme tenu dans le texte et dans l'image par G. Bruno dans son *Tour de la France par deux enfants*.

Ouvrant la partie « Aspects de la fiction », Thierry Groensteen se penche brièvement sur les figures animales dans la BD pour enfants. De Benjamin Rabier à *Billy the cat* (Desberg et Coleman, depuis 1990), il observe que le dessin a le pouvoir « d'humaniser toute figure offrant les apparences de la vie », de sorte que, sans susciter l'étonnement, les animaux parlent et vivent comme les humains, et fraternisent particuliè-

rement avec les personnages d'enfants.

Margaret Sironval parcourt deux siècles de représentation du génie de la lampe dans les éditions d'Aladin. De monstrueux qu'il est au début du XIX<sup>e</sup> siècle, le génie emprunte bientôt des éléments de surnaturel à l'esthétique théâtrale, avant de s'humaniser sous la figure d'un simple domestique exotique. Au XX<sup>e</sup> siècle il retrouve une apparence merveilleuse, chtonienne et effrayante chez Dulac (1914), au contraire souple et plastique chez Disney.

Lionnette Arnodin-Chegaray évoque l'éphémère Bibliothèque des petits enfants, chez Hachette (1878-1892), collection pour très jeunes lecteurs de la bourgeoisie qui s'éteignit sans doute d'avoir mal cerné son destinataire.

Dans la quatrième partie, « Normes et discours », Annie Renonciat revient sur le tournant du XX<sup>e</sup> siècle, où les mouvements « L'art à l'école » et « L'art et l'enfant » militent pour une éducation esthétique à la fois dans le milieu scolaire et au foyer, à travers l'imagerie tout autant que la décoration. Sociétés et commissions ministérielles érigent la lisibilité en valeur absolue au nom d'une foi dans les vertus éducatives, morales et sociales de la contemplation du beau.

Michèle Piquard revient sur la loi du 16 juillet 1949 et sur la commission de surveillance des publications destinées à l'enfance, en montrant que si elle s'est peu exercée en termes de répression, en revanche, émanant de groupes de pression d'obédiences diverses (des catholiques aux communistes), elle a induit des conduites d'autocensure chez des éditeurs institués co-responsables de l'éducation des enfants.

Michel Defourny évoque la revue belge *Littérature de Jeunesse*, créée en 1949, où les critiques de Jeanne Cappe témoignent elles aussi d'une méfiance devant les publications américaines jugées vulgaires et pernicieuses. La revue défend à l'opposé une esthétique « saine » et « adaptée à l'âme enfantine », faite de clarté et de douceur.

Isabelle Nières-Chevrel clôt le recueil en observant à l'opposé la manière dont François Ruy-Vidal, dans les

années 1970, parvint à « casser l'insidieux carcan d'une production endormie » en bousculant les préjugés thématiques et esthétiques.

L'ensemble, grâce à la diversité des approches et des supports, brosse un tableau concret et précis à la fois des productions imaginées pour la jeunesse, et des certitudes idéologiques et pédagogiques qui les sous-tendent, les unes et les autres étant sans cesse articulées. C'est un parcours remarquablement clair et riche, qui permettra de s'aventurer dans les collections des décennies passées sans risquer les jugements anachroniques, et qui ouvre dans le même temps à des recherches nouvelles promettant d'être passionnantes.

**Cécile Boulaire**